

## 1 - Santiago de Cuba, 7 octobre 1937

Le port de Santiago se rapproche. Aujourd'hui, j'ai dix-sept ans. Personne ne le sait, personne ne le saura car personne ne connaît Pablito. Pablito est mon diminutif. Mon prénom est Pablo, en souvenir de mon grand-père paternel. Triste anniversaire, triste voyage, triste fuite, triste histoire, triste tout... Ainsi démarre ma vie d'adulte sur ce cargo qui a quitté New York. La chaleur moite de cet air tropical gêne ma respiration. Je vais fouler cette terre que les conquistadors ont découverte quatre siècles plus tôt. Je ne suis ni fier, ni rassuré ; je suis fatigué. Fatigué de ce long périple, fatigué de ces lâches pensées qui m'ont submergé tout au long du voyage. Je me sens seul, seul dans ce monde, dans cet autre bout de monde, ce minuscule monde où je me réfugie, où je m'exile. Autour de moi, planent d'autres sentiments. Je me fous des autres, de tous les autres, seule ma vie compte, ma jeune vie. Elle porte le fardeau d'une guerre et d'une mère que je fuis, par peur, par tristesse...

Plus de famille à qui me confier, plus de famille pour partager. On construit son avenir avec son passé. Mon passé est mort, mort, mort. Comment, dans ces conditions, construire son futur ?

Cuba, deux syllabes pleines d'espérance et d'exotisme, pleines d'angoisse et de crainte. Que me réservera cette terre ? Mes craintes embrument mes pensées ; la corne de brume me rappelle au présent, au réel. Quelques personnes s'agitent sur le quai.

Au ralenti, le quai s'approche, trois matelots nous demandent de dégager le pont à tribord. Ils lancent les lourds cordages. Ceux-ci sont récupérés et attachés aux trois bites d'amarrage. Le bateau se stabilise, la passerelle est descendue jusqu'au bord du quai.

Je vais poser mes pieds sur une île, pour la première fois de ma vie. Jusqu'alors, j'avais cru que je pouvais faire le tour d'une île en balayant du regard le seul horizon. Quelle ignorance ! Cette île est à mes yeux un petit continent. Nous nous pressons vers la passerelle, les uns derrière les autres. Je suis envahi d'un étrange sentiment en foulant le sol cubain : un sentiment de solitude et de rage. Personne ne va m'accueillir. Cette terre au climat chaud me paraît froide. Je suis le groupe ; nous nous dirigeons vers un bâtiment délabré tout près du quai.

Dans ma poche, j'ai une adresse griffonnée sur une enveloppe :

*Pedro Guillermo Martín Basquez  
Corona N° 807 e/San Carlos y Santa Rita  
Santiago de Cuba*

Cette adresse est mon sauf-conduit, mon port d'attache : je la connais par cœur. Durant ce voyage, je l'ai lue et relue de peur de l'oublier, mais aussi pour me rassurer de tenir là un nom, une famille, celle qu'il me faut apprivoiser pour qu'elle m'adopte, pour qu'elle m'aide à vivre. Je me suis forcé à ne plus sortir de ma poche ce bout de papier de peur de trop l'user, de peur qu'il devienne invisible.

J'ai envie de découvrir l'amour d'une famille. Ma rédemption passera par là. L'amour est forcément plus fort que la peine. L'amour anéantit la peine, c'est un antidote. Cette peine me broie, m'arrache des larmes invisibles, des larmes sableuses.

Je pense à mon père... Où peut-il être ? Est-il seulement vivant ? Je le retrouverai... Un jour, c'est sûr.

## 2 - Guernica, lundi 26 avril 1937, cinq heures du matin

A cinq heures du matin, mon grand-père me réveille. Il ne le sait pas encore mais ce sera la dernière fois de sa vie ; il ne s'endormira pas ce soir ou plutôt si, il s'endormira... pour l'éternité. Ce matin, comme tous les matins, il est obligé de revenir me secouer. La première fois, je réponds par un : « *J'arrive* ». La seconde, je sais qu'il faut que je me force à m'asseoir au bord du lit. A la troisième, dès que j'entends ses pas s'approcher, d'un bond, je me lève ; ma courte nuit se termine. J'aime dormir mais cet infatigable travailleur combat au quotidien mon ardente paresse. Mon bol est prêt, ma mère l'a préparé la veille. Pendant que mon grand-père se rase, je me sers le café gardé au chaud sur le poêle à bois de la cuisine. Je mange quelques madeleines. Un coup d'eau fraîche sur le visage, je peux charger les caisses de légumes sur la remorque. Grand-père, pendant ce temps, attelle la vieille mule qu'il dirige à l'aller, pendant que je finis ma nuit parfumée par une forte odeur de légumes, allongé sur la plate-forme. Au retour, c'est moi qui conduirai la mule et grand-père s'allongera sur une pile de sacs en toile de jute.

Mon grand-père a créé cette petite entreprise familiale de maraîchage, une quarantaine d'années auparavant. Il a hérité d'un lopin de terre à la sortie de Guernica. Cette ville représente la capitale locale pour mes parents. Pour moi, cette grosse bourgade de la province de la Biscaye est mon lieu de vie, le berceau de ma jeunesse ; du haut de

mes seize ans et demi, je rêve de capitales : Madrid, Barcelone et aussi Buenos Aires où le frère de mon père est parti, une dizaine d'années plus tôt. Je suis même prêt à me contenter de Bilbao le jour où je partirai. La Biscaye est, parmi les trois régions basques, celle qui a la population la plus dense. C'est une région riche, grâce à l'exploitation de son minerai de fer et à son charbon. Guernica est aussi le centre spirituel de la région, avec son Parlement historique et son fameux chêne, planté dans le parc du Parlement en 1860, symbole incontournable de la culture et de l'indépendance basque. Mais Guernica possède aussi une usine d'armement : *Los talleres de Guernica*. Cette usine est renommée mondialement depuis le jour où, en 1914, le gouvernement espagnol lui a commandé un nouveau pistolet pour les armées.

De ce lopin de terre, mon grand-père en a fait une mine d'or à ciel ouvert. Il aime à le répéter. Il a su, sur cet espace d'un hectare, tirer le meilleur parti possible. Il a inventé la polyculture à l'échelle commerciale. Alors que les autres voisins se contentent de produire des fruits et légumes pour leur propre consommation, lui, a choisi de produire plus et vendre sa surproduction. Il a affiné ses techniques de culture. Il accélère les semis et les levées de légumes en posant de vieilles vitres récupérées par-ci, par-là. Il réussit ainsi à avoir les premières fèves, les premiers petits pois du marché. Ses techniques, il ne les communique à personne et quand on lui demande comment il fait pour avoir déjà les premières fèves, il répond invariablement : « *Vous savez, mon terrain est bien placé, à l'abri, avec l'eau pure de mon puits, un peu de fumier de ma mule et une attention journalière continue.* » Certes, il ne ment pas mais il ne dit pas tout. Il a inventé le légume primeur. Nous vendons cette production au marché couvert de Guernica. Certains riches clients de la ville paient au prix fort ces premiers légumes. Il le sait. D'année en année, il se perfectionne, se diversifie.

\*\*\*

Quand mon père a été en âge de le seconder, il a diversifié encore cette production de légumes. Il a abandonné les fruits car il avait compris que les arbres produisaient tous à la même période et que le terroir intervenait de moindre manière, il ne pouvait donc pas combattre. Mon père a su créer grâce à des techniques de greffes, de croisement, de nouvelles variétés de légumes : des tomates et des poivrons notamment. Il m'a expliqué que sur des légumes avec de grosses tiges, il est plus facile de greffer une autre variété et d'en concevoir ainsi une nouvelle. Je n'attache guère d'importance à tout ça, mes préoccupations sont ailleurs...

Mon père a naturellement repris l'affaire de mon grand-père : il est fils unique, ma grand-mère est morte en couche. Mon grand-père et mon père ont vécu en célibataires. Je n'ai jamais su comment mon grand-père a pu élever seul mon père. Juanita, une voisine, a remplacé ma grand-mère. Elle s'est occupée de mon père quand il était enfant. Elle faisait la cuisine, le ménage. Elle disait qu'elle avait passé plus de temps chez nous que chez elle. Elle a sans doute été la maîtresse de grand-père. Son mari passait ses journées au bar à jouer aux cartes. Il simulait un mal de dos pour fuir le travail. Juanita disait souvent que son mari Julio préférait tenir dans une main les cartes et dans l'autre le verre, plutôt que la pelle et la pioche. Toute sa vie, la brave Juanita a travaillé pour deux. « *Heureusement que je ne peux pas avoir d'enfants car je ne sais pas comment je ferai* », disait-elle. Julio mourut jeune, à cinquante-quatre ans, d'un épuisement hépatique. Juanita a porté le deuil, un deuil gris, pas noir, pendant un an, puis le gris s'est mélangé à d'autres couleurs, au point de disparaître totalement. Elle a passé son temps chez grand-père et papa. Elle a gardé sa maison pour les convenances de voisinage. Elle s'est imposée de rentrer chez elle chaque soir avant la nuit, pour que les gens la voient, je suppose.

Quand mon père s'est marié, ma mère s'est naturellement installée dans la maison des deux célibataires. Juanita venait un peu moins. Mon grand-père allait plus souvent la voir jusqu'au jour où il s'est fixé définitivement chez elle. Finies les convenances, adieu l'hypocrisie : Juanita est devenue ma grand-mère paternelle officiellement, c'est-à-dire aux yeux du voisinage.

\*\*\*

Pendant que je charge les dernières caisses de pommes de terre, de la récolte de l'année dernière, je repense à Maria. Elle est apparue devant moi aux côtés de sa mère, au début du mois d'avril. Elles avaient fui la Navarre envahie par les franquistes et s'étaient réfugiées chez la grand-mère. Son père avait été tué. La mère a tout raconté à mon grand-père. Pendant qu'elle parle, je dévisage sa fille. Gênée, elle tourne la tête, feignant de regarder ailleurs, mais elle sent que mon regard transperce ses vêtements, ce corps de femme. Ses fesses dessinent une légère cambrure, ses seins pointent droit vers l'avant et son cou long porte son visage délicat. Ses cheveux châains, repliés en chignon sauvage, lui confèrent une attitude altière. Mon grand-père et sa mère ont remarqué ma contemplation béate. Ils sourient narquoisement. Elle continue à détourner son regard du mien. Maria a éveillé mes sens. Le soir, mes draps se froissent, je n'arrive pas à trouver le sommeil, je voudrais le trouver avec Maria à mes côtés. Je sens son corps, son corps nu, son corps chaud, ses seins tendus. Elle empêche mon endormissement, elle électrifie mon corps de jeune adulte. J'ai seize ans, bientôt dix-sept, je deviens un homme. Je ne rêve plus de petits baisers sur la bouche, je rêve de ce corps de femme qui me brûle les yeux, qui consume mes nuits.

Depuis l'arrivée des premiers réfugiés de cette guerre fratricide, Guernica est en ébullition. Chaque jour, les nouvelles du front deviennent de plus en plus alarmantes. La guerre se rapproche de

Guernica. Grand-père n'a plus la même ardeur. Depuis que mon père est parti, il a repris avec moi le marché. Survivre est plus important que vendre. Les victoires des franquistes ont rendu l'approvisionnement du marché plus difficile. Beaucoup d'étals sont vides et d'autres ont carrément disparu.

### 3 - La guerre au Pays basque

Le 18 juillet 1936, les militaires espagnols, appuyés par l'extrême droite et les partis conservateurs, se soulèvent contre la République espagnole gouvernée à cette époque par le Front populaire. Au Pays basque, la tentative de coup d'État a provoqué une fragmentation géographique de la région. Les provinces côtières, la Biscaye et le Guiperaï, sont demeurées fidèles à la République, tandis que l'Alava s'est alliée aux militaires. Cette division est liée essentiellement à des facteurs d'ordre politique. En Biscaye et au Guipúzcoa, la forte mobilisation des formations marxistes et l'appui des catholiques du Parti Nationaliste Basque, qui ont opté pour la République afin d'obtenir l'autonomie politique, provoquent l'échec du soulèvement militaire. Celui-ci, en revanche, a été couronné de succès en Alava tout comme en Navarre, grâce à l'appui du mouvement royaliste ultra conservateur : le carlisme, qui domine politiquement ce territoire.

Au cours des premiers mois, le conflit évolue rapidement. La Biscaye est relativement épargnée, alors que la pression des militaires se porte sur le Guipúzcoa afin de fermer la frontière aux forces républicaines. Au mois de septembre, Irun et Saint-Sébastien tombent aux mains des militaires insurgés qui progressent rapidement jusqu'à la frontière séparant le Guipúzcoa de la Biscaye. Le front se stabilise jusqu'au mois de mars 1937. Le Pays basque devient

momentanément un enjeu secondaire et les priorités des militaires se portent sur Madrid. Les habitants de Guernica écoutent les informations à la radio ou lisent les journaux, et éprouvent un grand soulagement : la guerre se déroule loin de la Biscaye.

En mars 1937, l'Allemagne envoie en Espagne quelque cinq mille soldats. La fameuse Légion Condor, l'élite de l'aviation allemande, est maintenant chargée d'observer les provinces basques. Le 30 mars 1937, le général Emilio Mola, l'acolyte de Franco, s'adresse aux Basques à la radio : *« J'ai décidé de mettre un terme rapide à la guerre dans le Nord. Ceux qui ne se sont pas rendus coupables d'assassinat, et qui jetteront les armes auront la vie sauve et se verront maintenus dans leurs biens. Mais, si la soumission n'est pas immédiate, je détruirai entièrement la Biscaye en commençant par les industries de guerre. »*

Le lendemain, Mola passe à l'offensive. Avec cinquante mille hommes, ils avancent vers le Pays basque, appuyés par la Légion Condor.

Ce jour-là, la ville de Durango subit un bombardement intensif qui provoque des dizaines de morts. L'armée basque sous-équipée commence à reculer. La supériorité des franquistes s'impose dans les airs. Le faible nombre d'avions dont dispose l'armée basque rend celle-ci particulièrement vulnérable. Un sentiment d'impuissance commence à se développer. Isolées du reste de l'Espagne républicaine, les autorités basques ne cessent de réclamer au gouvernement de Madrid l'envoi d'escadrilles afin d'appuyer les troupes au sol. Les avions tardent à venir. A Bilbao, le gouvernement, présidé par le nationaliste basque José Antonio Aguirre, se sent abandonné par la République. Il se rend parfaitement compte qu'il est impossible d'inverser le cours de la guerre sans l'appui de l'aviation. Le 23 avril, la situation s'aggrave. Une partie des lignes de défense basques s'écroule et les troupes du général Mola se rapprochent de Guernica.

Guernica est devenue un lieu sûr pour de nombreux réfugiés qui fuient les bombardements. A Guernica, on ne s'inquiète pas encore, tous pensent que les putschistes, conservateurs et catholiques, n'attaqueront pas leur ville spirituelle. Si Guernica tombe aux mains de l'ennemi, il ne peut y avoir de violence.

Depuis que le conflit a éclaté, mon père a rejoint le groupe des républicains. Il s'est porté volontaire au moment de l'appel général à combattre les troupes de Franco et Mola pour défendre la République. Il a été incorporé dans un bataillon d'infanterie. Mon père n'est pas un fervent défenseur de la République. Il est partisan d'un gouvernement basque géré par les Basques et pour les Basques. Il n'est pas non plus un séparatiste acharné, il est un autonomiste convaincu. Ses idées sont claires et ses positions fermes. Il est en accord avec sa culture, ses origines. Depuis son départ, grand-père est retourné vivre chez nous pour permettre à la petite exploitation de nous faire vivre.

Les dernières attaques aériennes de la Légion Condor, le 31 mars, ont mis ma mère dans tous ses états. Depuis ce jour, nous n'avons plus eu de nouvelles de mon père. Nous savions simplement qu'avec sa compagnie, ils s'étaient repliés sur les collines. L'attaque aérienne ne les a sans doute pas directement affectés. Certains habitants de Guernica ont transformé leurs caves en refuge et ont placardé une affichette portant l'inscription : « *refugio* ». Ils ont renforcé les murs au moyen de sacs de sable. Le sous-sol de la mairie, qui sert de salle d'archives, a été aménagé en abri ; quatre cents personnes peuvent s'y réfugier.

Nous avons peu de nouvelles de la compagnie de mon père, les dernières nous ont simplement appris que celle-ci est stationnée en arrière-garde sur les pentes de Monte Oiz au nord du Durango. Le quartier général de son bataillon est installé depuis peu à Guernica, mais sa compagnie n'a pas encore rejoint le QG. Ils se replient en suivant le flanc des collines. Marquina est leur dernière étape avant

d'approcher de Guernica. Sur la route qui entre dans Marquina, leur lieutenant aperçoit avec ses jumelles des soldats républicains d'une autre compagnie en déroute. Dans la colline en face, des soldats errent seuls ou en petits groupes. Certains sortent de la ville sur la route de l'ouest, ils se dirigent vers Guernica. C'est une compagnie éclatée qui recule, sans commandement, poussée par l'avancée des troupes de Mola. Le lieutenant est un court instant rassuré pour lui et ses hommes ; les collines sur lesquelles sa compagnie se déplace, les protègent. Jusqu'à quand ?